

fatiguait de lire, ou qu'il fût interrompu par des visiteurs, la mouche se posait obligeamment sur la page ouverte pour marquer le mot même où la lecture avait cessé.

Recevez, monsieur, les salutations empressées d'un nouvel abonné anglais, qui s'excuse de son français douteux.

Rev. S. T. COLLINS.

§

Wicket et Cricket.

Monsieur le Rédacteur en Chef,

Au sujet de votre écho, d'ailleurs fort amusant, intitulé : les « Invalides Anglais d'autrefois », me permettez-vous de vous signaler que le jeu décrit comme « partie de wicket » n'est autre que le *cricket* qui fit son apparition vers 1780 avec des règles très précises et très formelles, et qui, depuis cette époque, est resté sans grandes modifications le jeu national du peuple britannique.

Recevez, monsieur le Rédacteur en chef, l'expression de mes sentiments distingués.

GEORGES RICHES.

§

Deux amies. — A l'occasion du quatre-vingt-tième anniversaire de Mme Cosima Wagner, la presse allemande a publié de nombreux articles célébrant la veuve du grand musicien avec plus de conviction que d'originalité. De toute cette littérature commémorative, les Souvenirs parus dans la *Gazette de Voss* sont à peu près les seuls qui méritent de fixer l'attention, sinon par l'intérêt qu'ils présentent, du moins en raison du nom de celle qui les rédigea : Mme Förster, sœur de Frédéric Nietzsche.

Elle évoque avec émotion les douces heures passées avec son frère dans le site romantique de Tribschen — « l'île bienheureuse », disait Nietzsche, — et plus tard à Bayreuth (1875) en compagnie de Wagner, de sa femme et des cinq enfants qui peuplaient la villa Wahnfried. Dès que la progéniture était allée se coucher, on devisait dans la bibliothèque, tranquillement, amicalement. Parfois, un ouragan imprévu troublait ce calme ; il arrivait à Wagner de s'emporter pour des misères, en proie à de soudaines fureurs qui, la plupart du temps, se tournaient contre l'innocente Cosima. « C'est un pesant fardeau que d'avoir pour mari un homme de génie », remarque Mme Förster. Peut-être son hôtesse put-elle constater, dans le même temps, que la sœur d'un homme de génie doit subir, elle aussi, quelques bourrasques injustifiées.

On a maintes fois signalé la ressemblance de Mme Wagner avec son père. Mme Förster la note à son tour, insistant sur la trop haute taille de son amie, sur sa maigreur excessive, sur la grandeur *immodérée* de son nez et de sa bouche... En tout cas, à défaut de charme, la fille de Franz Liszt possédait un instinct de domination indiscutable. « Elle fut toujours pour moi, l'incarnation de la volonté. » Son désir de Puissance se développa surtout quand, devenue veuve, elle mit en valeur l'héritage du maître avec une autorité sans contrôle qui fit d'elle, selon le mot caustique de Nietzsche, « la margrave de Bayreuth ».

In cauda... Mme Förster clôture son Mémorial en relatant, non sans amertume, que, lors du différend qui éloigna Nietzsche de Bayreuth, Mme Cosima Wagner, incapable de pardonner ce qu'elle considérait comme une trahison, anéantit quatre-vingt-dix lettres jadis adressées à l'auteur du *Ring* par son « disciple préféré ».

Certes, il est regrettable qu'une correspondance « superbe » ait ainsi disparu. Mais Mme Förster pourrait-elle affirmer que, mise en possession de ces documents, elle-même les aurait intégralement révélés au public? Les Nietzscheens en doutent, qui ont vu les lettres de Peter Gast caviardées par les soins de cette sœur trop zélée dont ils n'ont pas, non plus, oublié les interminables procès (affaire Overbeck) intentés à Carl-Albrecht Bernoulli qui savait trop de choses sur Nietzsche et prétendait les publier malgré elle. — HENRY GAUTHIER-VILLARS.

§

Pasdeloup. — Les Concerts Pasdeloup viennent de ressusciter, en cette même salle du Cirque d'hiver qui, depuis plusieurs années, était devenue, comme tant d'autres, une vaste entreprise de cinématographe.

Pasdeloup : ce nom évoque pour les vieux amateurs de musique les belles luttes en faveur de Berlioz et de Wagner, — avant 1870, — et l'initiateur de tant de jeunes musiciens français, à commencer par M. Saint-Saëns qui, on ne sait pourquoi, n'a jamais exprimé de sentiments bien tendres à l'égard du fondateur des concerts populaires.

Dernièrement, dans cette série d'articles qu'il a intitulée *Germanophilie*, M. Saint-Saëns n'accusait-il pas celui qui a révélé ses premières compositions symphoniques au public parisien d'être d'origine allemande, et d'avoir francisé en Pas-de-loup son soi-disant patronyme *Wolfgang*?

Or, le chef d'orchestre qui avait rempli, en 1848, les fonctions éphémères de régisseur du château de Saint-Cloud, tout en composant d'innombrables quadrilles, polkas, valse et autres pots-pourris, était un bon Français de France, fils d'un prix de Conservatoire, alto à l'Opéra-Comique, et petit-fils d'un certain François Pasdeloup, musicien à Dreux, qu'on trouve faisant partie, sous la Révolution, de la Société populaire de cette ville.

A part cela, Pasdeloup, fils et petit-fils de musiciens drouais, devait être boche et s'appeler *Wolfgang*, tout comme M. Saint-Saëns doit s'appeler *Cohn*.

§

Granados. — Le 24 mars 1916, un sous-marin allemand torpillait dans la Manche le paquebot anglais *Sussex*.

Parmi les victimes de ce torpillage se trouvait le compositeur catalan Enrique Granados, qui regagnait l'Espagne, *via England*, après avoir été faire applaudir son dernier ouvrage au Metropolitan Opéra de New-Yorck.

Après deux ans de réflexion, le gouvernement allemand vient d'accorder une indemnité à la famille du grand musicien. Les journaux annoncent en effet que le consul allemand de Barcelone a fait savoir au gouvernement espagnol que son gouvernement enverrait (par sous-marin ou par sans fil??) à son ambassadeur à Madrid la somme de 666,000 pesetas, à titre d'indemnité pour la famille de Granados.

Tel est le prix auquel l'Allemagne estimait ce musicien qui, sur la sug-